

Nathaly Dufour

Sous la toge 1



Stanké

Nathaly Dufour

Sous la toge

Stanké

Une compagnie de Quebecor Media

À ma tribu

« La vie est compliquée, mais je me ferai compliquée pour la comprendre. Sinueuse? Je me collerai à mes fantasmes pour extraire la part de moi qui me fera entrer dans la réalité. Ma réalité. Jusqu'au bout. »

Moi d'abord
Katherine Pancol

Toge

La toge (du latin *toga*) est le vêtement des citoyens de la Rome antique ; elle s'est diffusée à l'aristocratie du monde latinisé jusqu'en Égypte. C'est avant tout un costume d'apparat, lourd et encombrant.

Les femmes ne portent pas la toge, sauf si elles ont été convaincues d'adultère ou si ce sont des prostituées. Pour la femme, la toge est donc une marque d'infamie.

WIKIPÉDIA

1

— Ce n'est pas compliqué Caroline... Dès que tu *penses* à un client, tu factures quinze minutes.

— Je comprends, mais si la tête du client me traverse l'esprit comme ça, tout bonnement, histoire de me rappeler qu'il faut que je planche sur son dossier, je ne vais quand même pas...

— Quinze minutes, Caroline. Minimum quinze minutes!

Elle sort de la bibliothèque, me laissant en plan devant le petit calepin dans lequel je dois consigner la moindre fraction de seconde du temps passé entre les quatre murs de la vénérable institution qu'est Tremblay, O'Connell et Vautour, avocats. M^c Latulippe est la responsable des stagiaires. Elle venait de débarquer, l'écume aux lèvres, pour me signaler que mon premier mois de stage se solde par un nombre nettement insuffisant d'heures chargées aux clients. « À ce rythme-là, avait-elle ajouté avec un petit sourire en coin, tu ne risques pas qu'on te fasse l'insigne honneur de t'offrir un poste après le stage. » *Ce qui doit bien faire ton affaire, face de pet*, ai-je furieusement eu envie de lui balancer. Mais je me suis retenue. Je ne suis même pas certaine d'avoir la permission de la regarder droit dans les yeux...

C'est qu'il y a une hiérarchie bien précise qui régit les cabinets d'avocats. Tout au bas de l'échelle, on trouve l'étudiant en droit. Pas encore stagiaire, son statut se situe quelque part entre la gentille dame qui vient vider les corbeilles en fin de

journée et la charmante réceptionniste qui se fait les ongles à toute heure de la journée. De la bleussaille. De la chair à canon à qui on confie parfois l'insigne tâche d'aller se faire enguirlander par un juge excédé par un énième report de cause. La joie. On en redemande.

Au-dessus du bleu de service, il y a le stagiaire. Ah ! Le stagiaire ! Tout fier d'avoir passé tous les examens de l'École du Barreau ! Il est pétri de fierté, notre stagiaire. L'œil brillant, il s' imagine déjà plaidant la cause qui fera jurisprudence devant la Cour suprême. Il est gonflé à bloc, prêt à abattre du boulot et à charger aux clients les heures conséquentes. Il sait très bien que la compétition sera féroce, car il n'est pas seul. En général, on les engage à coup de deux, trois ou plus, tout dépendant de l'importance de la firme. On les installe dans un bureau où ils seront bien à l'étroit et hop ! on les regarde s'entre-dévorer. Il y a parfois des exceptions. Luc, le stagiaire avec qui je partage la table de la biblio, est un gros toutou gentil et adorable qui ne ferait pas de mal à une mouche. Résultat : il fait un stage barbant où on ne lui confie aucune véritable responsabilité. Il s'emmerde. Mais il est si gentil...

Pour arbitrer le stage, il y a également le ou la responsable des stagiaires. Avocat de quelques années de pratique, le personnage se souvient encore de son propre stage. C'est bien là le problème. Il peut être le meilleur ami du stagiaire, à la fois confident et épaulé compatissant au besoin. Il peut aussi être son pire cauchemar. Chanceuse comme je suis, M^e Latulippe tombe dans la deuxième catégorie. Je la fuis comme la peste. Dès le premier regard, elle m'avait dévisagée des pieds à la tête, m'avait jaugée, puis collé l'étiquette « gougoune-sans-cervelle ». Je n'avais même pas encore ouvert la bouche. Faut la voir circuler dans le bureau du pas pesant et pressé de celle qui ne se peut plus d'elle-même. Je fais gaffe, quand je tourne un coin, car elle m'a déjà rentrée dedans et m'avait fait valser jusque dans le mur. C'est que madame est très sportive, porte des blazers à épaules de footballeur complètement démodés (même avec mon sens médiocre de ce qui est *in* et *out*, je sais cela) et ne signale pas quand elle envisage de tourner. Moi, je

suis plutôt du genre « montée sur un *frame* de chat ». Je ne suis pas de taille. Donc, comme je le disais, je l'évite autant que je peux. Et elle le sait très bien.

Et puis il y a le maître de stage. L'officiel. L'important. Celui de qui tout dépend. M^e Vautour me terrorise. Lorsqu'il me réclame, souvent par un retentissant « CAROLINE ! » hurlé de son bureau, je me pointe, le cœur battant la chamade et esquissant un signe de croix avant d'entrer dans l'ancre du fauve. Il ne sourit pas souvent, M^e Vautour. Parfois, un petit rictus carnassier se dessine. Je n'ai pas beaucoup travaillé avec lui depuis un mois. Je soupçonne qu'il n'a aucune confiance en moi, car il préfère confier ses trucs au nouvel étudiant. Brillant comme tout, bardé de prix et d'honneurs, il a tout du jeune loup prometteur. Un vrai *golden boy*. Je ne peux pas lui en vouloir, il est trop charmant. Drôle à mourir et hyper sympathique. Sauf qu'il doit s'absenter quelques semaines afin de participer à un concours de plaidoirie (qu'il va sûrement gagner) et que M^e Vautour a un procès qui débute sous peu. Un truc bien juteux avec de grosses sommes en cause. Il a donc dû se rabattre sur moi pour préparer la cause.

Ce qui veut dire que je me lève à cinq heures tous les matins afin d'être au bureau à six. Je débarque, l'œil glauque, café et roussette française à la main. J'ai des heures et des heures de recherche, des milliers de photocopies et des dizaines de résumés à faire. Mais le point de droit est intéressant. Un cas d'abus de droit présumé de la part d'une banque contre un petit entrepreneur. Notre cabinet représente la banque. Le cas est limite et la balance peut pencher d'un côté comme de l'autre. Je dois donc être performante. J'en suis capable. Je suis extrêmement forte. Vautour ne le sait pas encore, mais je vais lui en mettre plein la vue. Je vais tout lui préparer et il n'aura qu'à se mettre ça en bouche devant le juge. Le seul hic, c'est que le procès doit se dérouler à La Malbaie et qu'il doit durer une semaine. Pas sûre que j'ai envie de me taper le trajet, les déjeuners, les dîners et les soupers avec le maître de stage. Rien à lui dire, moi. Quoi qu'il en soit, il me reste exactement un mois pour ficeler le tout et me faire à l'idée.

Le mois de juin est grandiose à Québec cette année. Chaud, sec et invitant. Lorsque je reviens du bureau, le soir, les terrasses semblent m'appeler avec leurs parasols colorés et les pichets de sangria bien glacée sur les tables. La tentation de m'y installer, d'enlever discrètement mes chaussures trop étroites et d'y prendre doucement racine jusqu'à tard dans la nuit est grande. Mais je suis crevée. Alors je poursuis ma route jusqu'au petit studio où j'habite dans le Vieux-Québec, je monte péniblement les quatre étages et, pestant contre la voisine d'en bas, l'affreuse M^{me} Richer, qui a encore soupé d'un poisson dont l'odeur monte jusque chez moi, je m'effondre sur mon canapé.

Évidemment, je passe les journées à me saturer de caféine et de trucs plus ou moins nourrissants attrapés au dépanneur. Alors quand je débarque finalement chez moi, je suis toujours affamée et je me tape la plupart du temps une bonne petite migraine bien sentie. Bien que j'adore cuisiner, je ne succombe à cette passion qu'occasionnellement, *because* un, je vis seule, deux, après une bonne journée de dix heures au bureau, le plat minceur surgelé ou la boîte de soupe Campbell's font la *job*, et trois, je déteste laver la vaisselle. Il y a bien les copines qui débarquent à l'occasion, le vendredi soir, et qui par la razzia effectuée à la SAQ me forcent à improviser un petit festin. Mais comme on roule joyeusement sous la table en fin de soirée, je me tape quand même la vaisselle le lendemain. Sans compter les remarques assassines de M^{me} Richer, qui passe son temps à faire le décompte des bouteilles vides dans mon bac à recyclage... La vieille picouille, veuve depuis au moins un siècle, a probablement achevé son mari à grands jets de fiel. Depuis, son seul plaisir réside dans l'observation de la faune qui l'entoure. Tous des dépravés, moi y compris, selon elle. Une vraie plaie. Un pied dans la tombe et l'autre dans la bouche.

Donc, parlant des copines, Eugénie a beau dire qu'elle s'occupe de tout, elle finit toujours par délirer à propos de sa mère qui ne la comprend pas, de son père qui n'était jamais là et de ses sœurs qui sont tellement plus belles qu'elle. On est habituées,

Val et moi. Il faut lui caresser les cheveux, lui dire qu'elle est magnifique. Et elle l'est : une panthère andalouse au déhanchement qui tue. Eugénie ne supporte pas l'alcool. Ou alors très peu. Mais elle s'entête à nous suivre, Valérie et moi, dans nos libations, ma foi, assez dionysiaques. Résultat : on se tape un mal de bloc. Prévisible. Eugénie, elle, finit toujours la tête dans la cuvette, pathétique avec le coulis de bave qui dégouline du coin de sa bouche charnue dans les minutes qui précèdent la grande débâcle. « Faut que je me brosse les dents ! C'est ça le truc ! » marmonne-t-elle systématiquement le lendemain matin. Ça, c'est sa nouvelle théorie, sa dernière lubie. Se broser les dents après chaque bouteille consommée éviterait de gerber en finale... « Ben fais-le, la prochaine fois, ma puce ! » que je lui dis pour la énième fois. « Oui, mais rappelle-le-moi, OK Caro ? » Je veux bien, moi, mais ma mémoire et mes bonnes résolutions diminuent la plupart du temps au même rythme que le *vino* dans la bouteille.

Valérie a l'estomac plus solide. J'ai mon idée là-dessus. Val incarne la dignité, le standing et la classe. Elle est impec, ma copine. Jamais un cheveu de travers. Pas un fil qui dépasse. Jamais une faute de goût dans l'habillement, alors que moi je me plante une fois sur trois. Je n'ai pas l'air de la chienne à Jacques, mais disons que pour un éclair de génie côté agencement, je me tape quelques bides qui lui font lever les yeux au ciel. « Caro, à quoi t'as pensé ? Le chandail a l'air tout droit sorti d'un TipTop. » Ouch. Val, c'est la seule qui ait le droit de commenter ma tenue vestimentaire, car elle, c'est la déesse, la reine du bon goût tendance, mais pas trop. Le dernier truc hyper *fashion* ? Très peu pour elle. Elle investit dans les valeurs sûres, le bien coupé, les tissus riches et de qualité. Quand elle me tape trop sur les nerfs, je l'appelle M^{me} Holt Renfrew. Mais je pense que, dans le fond, ça la flatte...

Valérie ne finit donc jamais la tête dans le bol de toilette. Trop *vulgas*. Trop bas. À la limite, elle pourrait passer pour une coincée de première. C'est en tout cas l'impression que j'ai eue la première fois que je l'ai rencontrée, au début du bac, dans l'excitant cours Théorie générale des biens. Elle était assise une

rangée plus bas, de biais avec moi. Elle portait une veste en lainage, un pull assorti et un carré de soie Hermès habilement noué par-dessus. Personnellement, je n'ai jamais compris comment on fait pour avoir de l'allure avec ces foutus foulards de soie. Les fois où j'ai tenté de m'en draper dignement, j'avais l'air d'une mémé. En l'observant, ce matin-là, je m'étais tout à coup sentie quétaine. J'avais opté pour un tailleur sport d'un beige *drab* (c'est un pléonasme, je sais) dont la coupe laissait à désirer, le tout assorti de talons hauts de la même couleur. Et j'étais trop maquillée. C'était une de ces « une fois sur trois »... Et ça n'allait pas être la dernière. Pourtant, ce matin-là, j'avais bien eu l'impression d'être chic et de bon goût. Cela avait confirmé une théorie — une de mes innombrables théories —, à savoir que le bon goût est soit inné, ce qui n'est manifestement pas mon cas, soit acquis sur les bancs d'une école privée, ce qui n'est pas mon cas non plus. Je crois que Valérie est l'incarnation parfaite de ma théorie, deux sur deux.

Je ne connaissais strictement personne au début du bac, et je n'aurais pas misé gros sur le fait que Valérie deviendrait une copine. Trop *stuck up* à mon goût. Pourtant, quelques semaines plus tard, elle était venue s'asseoir à ma table, à l'heure du lunch.

— Salut... Caroline hein? Moi, c'est Valérie Lemaire.

— Grenier. C'est mon nom de famille, avais-je répondu, un peu niaise.

C'est fou ce que les personnes impecs me rendent mal à l'aise.

— Je peux dîner avec toi?

— Ben oui.

— Merci, avait-elle fait en dégageant une série de dents étincelantes de blancheur et à l'alignement parfait. Tu manges quoi?

— Poutine. Oui, je sais, c'est un peu dégoûtant, mais...

— Miam miam. Je vais m'en chercher une.

Wow! Ça mange des poutines, ces filles-là? Je comprends qu'elles ne peuvent pas se nourrir exclusivement de foie gras et de sushis, mais quand même, la poutine, ça fait bas de gamme, non?

— T'as fait ta recherche pour le cours de droit pénal de demain ? m'avait-elle demandé en engloutissant une impressionnante bouchée de frites et de fromage en grains dégoulinante de sauce brune.

Ah ! Il me semblait bien qu'il y avait anguille sous roche. Elle n'a pas fait sa recherche et veut me faire le coup du « Pourrais-tu me dépanner pour le cours de demain ? J'ai été trop occupée à faire la rotation de mes vestons griffés dans l'immense walk-in de l'énorme maison de papa et maman. Ensuite, j'ai dû m'astreindre à un exercice fort éprouvant de dégustation de vins de glace pour la petite sauterie que je donne le week-end prochain. Comme tu as l'air d'une fille qui n'a pas vraiment de vie sociale, j' imagine que ta recherche est toute faite, parfaitement, et que tu accepterais de la partager avec moi ? » avais-je songé.

— À vrai dire, je pensais plancher là-dessus ce soir. Je n'ai pas eu le temps. Tu sais, je travaille une quinzaine d'heures par semaine, en plus des cours, alors...

— Moi aussi ! C'est vrai que ce n'est pas toujours facile à gérer. Je travaille chez Simons une vingtaine d'heures et j'avoue que j'en arrache, moi aussi, parfois. Je peux te refiler ma recherche si tu veux. Tu me rendras la pareille si je me retrouve dans le jus à une autre occasion.

Oh boy ! Pour être dans le champ, je l'étais, et pas à moitié. Elle travaillait ? Moi qui croyais qu'elle faisait partie de cette clique du bac qui bénéficiait d'un laissez-passer toutes dépenses payées par Papa le juge ou Maman M^{me} la présidente d'une corpo bien en vue.

— C'est super gentil, Valérie. Je pense que je vais être capable de finir ce soir, mais c'est vraiment sympa de ta part.

— Bof, ça me fait plaisir. Tu travailles où, au juste ? m'avait-elle encore demandé en s'enfilant ce qu'il restait de bouts de frites et de sauce dans le fond du plat d'aluminium.

— Je fais de la correction d'épreuves pour une petite maison d'édition. Un peu abrutissant à la longue, mais ça paye bien.

— Moi, je passe mes week-ends à plier des chandails qu'un essaim de madames dépliant dans les minutes qui suivent. Dis-moi, est-ce vraiment nécessaire de déplier chaque ostie de

chandail *small* pour se rendre compte qu'on est trop toutoune pour rentrer dedans ?

Elle semblait plutôt chouette, cette nana, après tout. On avait passé le reste de l'heure du lunch à manger du prochain, c'est-à-dire à déblatérer joyeusement sur le dos de nos profs et de nos collègues : « Untel zézaie. Unetelle est une parfumerie ambulante et, à huit heures du matin, ça écœure royalement. Il y a aussi M. Somni, l'être le plus beige que l'on puisse imaginer. Même sa voix est beige. »

— Et Paradis, comment tu le trouves ? m'avait-elle glissé d'un air innocent.

— Le prof de droit judiciaire ? Pas pire, j'imagine. Moins plate que bien d'autres, c'est sûr. Mais j'avoue que je ne me suis pas attardée sur son cas en particulier. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Tu ne lui trouves pas un petit côté sexy ?

— Euh... non. Moins moche que, disons, Beaulieu, mais sexy est très loin dans la liste de qualificatifs que, spontanément, je lui aurais collés. Qu'est-ce que tu peux bien trouver d'attirant chez ce mec ? Il doit bien avoir la quarantaine avancée, il cale sur le dessus de la tête et ses lunettes sont tellement épaisses qu'elles lui donnent le regard de Golum.

— T'exagères, là ! Il a la mi-trentaine, gros max. Et puis j'aime bien le petit look intello...

— Pour moi, le look intello, c'est Johnny Depp avec ses petites lunettes rondes. Menoum.

— C'est pas intello ça, c'est pseudo-dandy !

J'allais découvrir bientôt à quel point nos goûts, en matière d'hommes, se situaient aux antipodes. Ce qui s'avère plutôt chouette en amitié. Ça évite les malentendus. Quand je craque pour un mec, je peux être certaine que Val ne l'a même pas remarqué. Pas toujours aussi évident avec Eugénie...

Génie—elle déteste que je l'appelle comme ça—et moi étions entrées en collision, littéralement, quelques semaines plus tard, lors d'un 5 à 7 de la dynamique AED—l'Association des étudiants en droit. L'endroit : un pub pseudo-*british*, avec tout le bataclan de jeux de fléchettes, de pintes de brune et de

fauteuils de cuirette vert forêt. J'en étais à ma troisième pinte de Guinness et je commençais à être pas mal bonne dans le maniement de la baguette de billard. Ça, c'est un truc un peu bizarre avec moi : il y a une fenêtre d'opportunité située après la fin de la troisième pinte et avant la fin de la quatrième, où je deviens performante aux fléchettes, au billard, au *pinball*, etc. Une vraie pro ! Je dépèce impitoyablement mes adversaires, qui repartent la queue entre les jambes, l'orgueil amoché. Mais si j'insiste et que je persévère au-delà de la pinte fatidique, je m'effondre lamentablement. Allez comprendre...

— Aïe ! avais-je entendu crier, non, plutôt hurler derrière moi, alors que je prenais mon élan pour entrer la noire et ainsi mettre KO le fendant de troisième année qui entretenait l'espoir vain de me remettre à ma place.

Au même moment, j'avais senti une douche froide passer au travers de mon chandail de laine d'agneau. Je m'étais retournée et avais aperçu une fille pliée en deux, un verre aux trois quarts vide à la main. Elle s'était relevée en me jetant un regard noir. Dans son cas, rien de plus vrai. Eugénie a les yeux d'un noir profond, opaque, ce qui lui confère un regard très troublant.

— Excuse-moi ! Je t'ai *poquée* avec ma baguette ? Désolée...

— Dis donc, tu n'y vas pas de main morte avec une baguette, toi ? C'est pas grave. Et puis je t'ai servi une belle douche de New Castle, non ? avait-elle ajouté en souriant.

Et quel sourire ! Eugénie est une créature de rêve. Une femme féline, toute en ondulations et en charme. Que ce soit dans les corridors du pavillon De Koninck, à l'université, dans un bar ou encore dans un centre commercial, elle laisse derrière elle une pléthore d'hommes complètement gagas et un peu *stoned*, comme s'ils avaient regardé directement une éclipse de soleil. Et le plus drôle là-dedans, c'est qu'Eugénie semble complètement ignorante de l'onde de choc qu'elle provoque par un simple battement de cils.

— J'ai couru après. Je pense que je vais rentrer, car la laine d'agneau imbibée de bière, ça pique et ça pue.

— Merde, j'espère que je ne l'ai pas abîmé pour de bon, ton chandail..., m'avait-elle dit, l'air sincèrement contrite.

— Dis, l'as-tu bien regardé, mon chandail? Laid, laid et relaid. Alors ça ne sera pas une grosse perte..., lui avais-je répondu en riant.

— C'est vrai que, sans vouloir me mêler de ce qui ne me regarde pas, le blanc cassé, ce n'est peut-être pas la couleur qui t'avantage le plus... Tu devrais porter des couleurs plus vives. Ou encore du noir. Tu serais spectaculaire en noir!

SPEC-TA-CU-LAIRE? Moi? J'ai de sérieux doutes sur mon potentiel de «spectacularité», mais je dois avouer que, venant d'une femme aussi belle qu'Eugénie, ça m'avait flattée. J'avais tout de suite eu envie que l'on devienne amies.